

TRAVAIL CLINIQUE AUPRÈS DES MINEURS ISOLÉS ÉTRANGERS DANS UN FOYER D'ACCUEIL

Juliette Denicola, Juliette Leconte

ERES | « *VST - Vie sociale et traitements* »

2016/2 N° 130 | pages 53 à 59

ISSN 0396-8669

ISBN 9782749251349

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2016-2-page-53.htm>

!Pour citer cet article :

Juliette Denicola, Juliette Leconte, « Travail clinique auprès des mineurs isolés étrangers dans un foyer d'accueil », *VST - Vie sociale et traitements* 2016/2 (N° 130), p. 53-59.

DOI 10.3917/vst.130.0053

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Travail clinique auprès des mineurs isolés étrangers dans un foyer d'accueil 53

JULIETTE DENICOLA, JULIETTE LECONTE

Travailler avec les mineurs étrangers isolés entraîne un questionnement sur nos pratiques cliniques en tant que psychologues en foyer de l'enfance. Nous proposons ici une réflexion autour de deux outils que nous utilisons dans le cadre de notre travail au sein d'un foyer parisien qui accueille une quarantaine d'adolescents et adolescentes âgés de 13 à 18 ans, dont la majorité sont des mineurs isolés étrangers d'origines diverses.

D'une part, au vu des multiples nationalités, il est majeur de tenir compte des spécificités culturelles et des représentations qui s'y rattachent pour mieux appréhender ces adolescents en exil. D'autre part, la mise en place d'ateliers à médiations thérapeutiques par l'art leur donne la possibilité d'exprimer autrement les questions qui les habitent, et permet ainsi de pouvoir les aider à soutenir leur processus psychique d'élaboration et de reconstruction dans cette nouvelle vie qu'ils engagent.

Les représentations culturelles dans le travail thérapeutique

La culture s'ancre notamment dans les perceptions, les sensations, le développement de l'enfant. Nous sommes des êtres culturels.

Ainsi, chacun de nous a ses propres représentations culturelles de la maladie, de la famille, de l'éducation, de la mort, etc. Tout cela permet de lire le monde d'une certaine manière, de comprendre et d'expliquer les choses d'une façon spécifique. Afin de tenir compte de ces multiples regards, la psychologie transculturelle est un outil précieux. Comme l'a développé Georges Devereux, elle repose sur deux principes. D'un côté, l'universalité psychique : ce qui définit l'être humain, le fonctionnement psychique, est le même pour tous. Et de l'autre, la particularité de sa culture d'appartenance : la culture permet à chacun de lire le monde d'une certaine manière. Ainsi, il s'agit de faire cohabiter l'universalité psychique et le codage culturel.

Remise en sens culturel

Il est nécessaire de tenir compte de l'identité culturelle du jeune. Nous avons besoin d'être à l'écoute de la manière dont il se pense et se définit, afin de coconstruire avec lui. Ce matériel culturel est un véritable levier thérapeutique potentiel.

Attardons-nous sur la parole de ces jeunes. Cette parole est-elle individuelle ou collective ? En France, nous fonctionnons dans une parole individuelle. Ainsi, nous demandons aux jeunes que nous recevons de dire « je » (concernant le suivi social, la demande d'asile, etc.), alors que ces enfants ont appris à dire « nous », à porter une parole collective. À l'évidence, la représentation culturelle de la parole est différente. En effet, la plupart des mineurs isolés arrivent de pays où le collectif est primordial. Ils se pensent au centre du groupe familial. Ici, ils sont alors confrontés à la solitude, à l'isolement familial et culturel. Ici, ils ne sont entourés ni de leur famille ni de leur groupe de voisinage et sont, en plus, privés de leurs repères culturels (en France, s'appeler Koné ou Cissé ne signifie rien, alors qu'au Mali le nom de famille indique si la personne est d'une famille de commerçants, d'agriculteurs, de marabouts, etc.). Dans toutes les instances, il va leur être demandé de parler à la première personne du singulier. Adopter ce regard va être difficile pour eux car devoir parler en son nom revient à abandonner cette identité collective : « Nous les jeunes du village », « Nous les Camara », etc.

Arrêtons-nous sur la situation de Mamadou, un jeune Guinéen qui, peu de temps après son entretien à l'Office français de protection des réfugiés et apatrides, explique, interrogateur, l'insistance de l'évaluateur pour qu'il parle à la première personne du sin-

gulier. Il était présent dans le stade de Conakry, en septembre 2009, lorsqu'il y a eu le massacre. On l'a donc questionné sur cet événement. Il a perdu deux amis ce jour-là, sous ses yeux. En expliquant le déroulement des événements, il était incapable de dire « je ». Il décrivait toujours des mouvements collectifs, ce qui lui fut reproché à plusieurs reprises. Plus tard, nous avons ensemble pu comprendre pourquoi : il s'y était rendu avec d'autres et cet aspect collectif était très important à ses yeux, d'autant plus qu'il ressentait une culpabilité intense concernant la mort de ses amis. Le fait que le mouvement soit collectif le protégeait de ses angoisses profondes. Rendre l'événement individuel était insupportable car cela le renvoyait à sa propre responsabilité, à sa culpabilité. Le fait de dire « je » renvoie au trauma. De plus, dire « je » sépare les morts et les vivants, ce qui était trop douloureux pour lui. Symboliquement, dire « je » signifie oublier ses deux amis alors qu'ils hantent toujours ses jours et ses nuits.

Le travail de deuil

Tout en étant des adolescents comme les autres, ces jeunes ont vécu de multiples traumatismes avant et pendant leur voyage. Faute de pouvoir panser leurs blessures, ils portent en eux des deuils dont ils ne savent que faire. À cela s'ajoute le fait que l'exil marque une rupture avec les enveloppes culturelles, familiales et des pairs qui assuraient jusque-là un *holding* au processus adolescent.

En tant que psychologues auprès des mineurs isolés, nous sommes fréquemment amenées à travailler autour de la problématique du deuil. En effet, comment faire le deuil d'un parent laissé pour mort au

pays ? Le jeune est parfois amené à se cacher ou à fuir et ne peut ni assister à l'enterrement, ni se recueillir sur la tombe. Quelquefois il ne sait pas avec certitude s'il y a eu une sépulture, car peu de paroles ont été émises par les adultes présents.

De même, comment faire le deuil d'un ami ou d'un frère dont le corps a été jeté à l'eau durant la traversée de la Méditerranée, ou laissé dans le désert de Libye sans aucune prière ni rituel ? Ils disent alors : « Il est mort les yeux ouverts. » En effet, les rituels autour de la mort sont fondamentaux pour permettre au défunt d'accéder au monde des morts et devenir ancêtre ; sans cela, il sera obligé d'errer entre le monde des vivants et le monde des morts. La vie des vivants peut alors être obstruée, selon Nathalie Zajde (1995), par la présence des morts « mal-morts » qui ne cessent de réclamer leur dû car ils n'ont pas été traités selon les règles. Ainsi, une jeune Éthiopienne va se plaindre de sentir sa mère derrière son épaule, un jeune Guinéen exprime avec souffrance le fait que son père vienne chaque nuit avec un regard de reproche, ou un autre évoque son frère qui vient régulièrement la nuit, lui bloquant les épaules pour l'empêcher de bouger.

Cette problématique de deuil apparaît souvent lorsque nous évoquons la nuit. Ces deuils traumatiques ainsi que ces deuils gelés, jamais élaborés, sont mis en mots petit à petit par le biais de leur vécu la nuit. Nous allons donc proposer des élaborations en lien avec les représentations culturelles du jeune et son vécu de la nuit. Comme l'explique Françoise Sironi (1999), le travail avec le psychologue revient à « tuer le mort une seconde fois », afin qu'il puisse devenir ancêtre, afin qu'il puisse avoir accès au monde des morts,

qu'il arrête de hanter les nuits du jeune. Le défunt vient alors nourrir le vivant et non pas s'en nourrir, ce qui permet de rétablir l'ordre habituel, où les vivants ont des obligations envers les morts. Cette dernière précise : « Ce n'est qu'après avoir enterré les morts qu'on peut s'intéresser aux choses du vivant. »

Bougary, un jeune Malien, a grandi auprès de ses parents jusqu'à l'âge de 6 ans. Il est ensuite envoyé par son père, contre l'avis de sa mère, chez un maître coranique loin de chez lui. Comme tout enfant talibé, il y est envoyé pour recevoir une éducation et apprendre le livre sacré, mais finalement se retrouve à grandir dans des conditions très rudes, sans affection et avec l'obligation de mendier. Il est capturé par des rebelles, puis réussit à s'enfuir plusieurs semaines après. Quelques mois auparavant, il avait appris avec plusieurs mois de retard le décès de sa mère suite à un accident de car, et le décès de son père, tué par les mêmes rebelles.

Quand je le rencontre, il est dans le trauma nuit et jour. D'une part, il a vécu des événements traumatiques lorsqu'il a été enlevé par les rebelles, d'autre part la mort de sa mère est également traumatique. Elle représente une figure idéalisée sur laquelle il s'est appuyé tous les jours. Cette mort lui est insupportable. Il montre un tableau clinique de stress post-traumatique, avec des éléments dépressifs. Il voit sa mère chaque nuit : elle vient avant qu'il ne s'endorme. Cette présence est au début associée à des cauchemars, traduisant un manque énorme, une souffrance immense. Puis ses rêves se transforment et apportent des éléments très riches en lien avec les élaborations des consultations. Au fur et à mesure du travail, nous questionnons sa filiation, sa place singulière dans la famille,

56

son inscription dans son histoire familiale. Petit à petit, le trauma s'apaise. Bougary investit le présent. Il commence à s'inquiéter pour son futur, sa prise en charge en France, sa scolarité, chose qu'il n'était pas capable de faire au début. Sa mère le visite moins fréquemment la nuit. Il semblerait qu'elle, comme lui, soit rassurée et qu'elle n'ait plus besoin de venir autant ! Comme pour d'autres jeunes qui n'ont pu assister aux enterrements de leurs proches, je lui ai proposé de réaliser un rituel pour marquer le décès de sa mère. Il a alors fait le lien avec la *sadaqa*.

La *sadaqa* est le fait de faire une offrande en pensant à la personne décédée, à la hauteur de ses capacités financières. Dans nombre de pays musulmans, elle prend la forme d'un grand repas offert à la famille et aux voisins en l'honneur du défunt. Mais cela peut aussi être un litre de lait offert à une personne dans le besoin. Elle a de multiples fonctions: celles d'apaiser le mort, de se protéger; et aussi de participer au processus de deuil. Bougary s'est approprié l'idée proposée et a réalisé un rituel qui l'a aidé à débiter le processus de deuil.

Une des difficultés qui s'ajoute pour les mineurs isolés étrangers est le fait qu'en tant qu'enfants leur initiation n'est pas terminée. Au pays, ils n'ont pas été amenés à réaliser des rituels; au mieux, ils accompagnaient les adultes. Ici, ce sont des enfants endeuillés qui n'arrivent pas à réaliser leur deuil, car il n'y a ni la famille ni les voisins pour les guider dans leur processus de deuil et leur expliquer les rituels à suivre. Comme l'explique Françoise Sironi, ni le groupe familial ni le groupe culturel ne peuvent fonctionner comme un contenant pour ces enfants puisqu'ils ne sont ni avec leur famille ni dans leur pays. Ils

sont « ouverts », effractés. Notre travail va être de trouver les informations, de parler de ces manques, de chercher des solutions, que ce soit auprès de compatriotes ou dans les rêves, de reconstruire une clôture.

En lien avec le travail psychologique, ce rituel, que le jeune a trouvé et va s'approprier à sa manière, va permettre de marquer le décès, de retrouver une place dans le processus de deuil et de mettre en route l'élaboration nécessaire. Petit à petit, les deuils et le trauma ont pu être travaillés. Bougary a trouvé une sécurité psychique qui lui a permis d'investir l'apprentissage du français. Il a ensuite choisi une formation professionnelle à son goût et a obtenu le statut de réfugié. Même s'il garde une fragilité psychique certaine, il a réussi à apaiser un certain nombre de symptômes. Cela a été possible grâce à l'accès à ses représentations culturelles.

Ainsi, lors d'un travail psychologique en foyer de l'enfance, utiliser le matériel culturel est un véritable levier thérapeutique: aborder les difficultés sous cet angle permet d'avoir accès aux souffrances, aux deuils, aux traumatismes, pour pouvoir ensuite les travailler. Dans la relation, il s'agit de coconstruire avec l'individu des sens culturels sur lesquels viendront s'arrimer des sens individuels.

Les ateliers à médiation thérapeutique par la création

Des ateliers sont organisés pour encourager les jeunes à s'exprimer à travers différentes disciplines. La place conséquente accordée à l'expression créative signe leur singularité et représente un outil de médiation complémentaire dans l'accompagnement psychologique. Le cadre des ateliers permet

de travailler plusieurs aspects importants qui sont à l'œuvre dans les problématiques de ces jeunes : le rapport aux origines et à l'irréversibilité de l'exil, les pertes et traumatismes, le travail de symbolisation, les remaniements identitaires et sexuels...

La première chose que l'on peut dire sur les ateliers à médiation thérapeutique par l'art concerne l'importance attribuée au cadre et à sa fonction contenante, en référence aux notions de *holding*, *handling* et *object presenting* de D.W. Winnicott. Il est important de permettre à ces jeunes, qui ont vécu un parcours ponctué de ruptures et de traumatismes, de faire l'expérience, dans un espace délimité et stable, d'être accueillis et accompagnés avec bienveillance. De plus, ce cadre, qui sollicite les jeunes mais qui ne les culpabilise pas s'ils refusent la participation, leur offre un nouvel espace de liberté.

Les ateliers se définissent également par la médiation qu'ils engagent, le fait de servir d'intermédiaire entre plusieurs choses, d'entre-deux. La logique du passage entre deux états qui est ici convoquée résonne analogiquement avec la période de vie que traversent ces adolescents, située entre le monde de l'enfance et celui de l'adulte. Un autre point commun entre l'adolescence et les ateliers concerne la question du *faire*. En effet, l'adolescence est l'âge du faire qui parfois se substitue à la parole ou même à la pensée, à la symbolisation. Il est intéressant de considérer la manière dont D.W. Winnicott (1957) envisage la place du faire dans le déploiement de la capacité de jeu du tout-petit : « Pour contrôler ce qui est au-dehors, on doit *faire* des choses, et non seulement penser ou désirer, et faire des choses, cela prend du temps. Jouer, c'est faire. » Ainsi, ce faire du tout-petit, comme celui de l'ado-

lescent, aurait une fonction essentielle : celle d'instaurer un contrôle, de contribuer à une délimitation des espaces internes/externes et de soutenir la pensée.

Les espaces intermédiaires s'offrent aux jeunes comme étant des supports pour une nouvelle forme d'expression des questions qui les habitent et les tiraillent. Ce qui prime ici n'est pas le simple dépôt de ces éléments, mais davantage la manière dont ils vont être compris et transformés. Une autre caractéristique des ateliers de médiation est qu'ils sont collectifs. Ils proposent de nouveaux espaces d'expérience groupale qui soutiennent les besoins de création de lien et de socialisation. Faire de nouveau partie d'un groupe aide les jeunes à sortir de leur condition d'être « isolé ». Par ailleurs, le groupe est un miroir contenant à multiples facettes qui réactive les appartenances antérieures et donne ainsi des clés quant à la compréhension de leur état. L'exil à l'adolescence vient interroger l'attachement et les liens avec ce qui reste, c'est-à-dire ses origines. Si on quitte son pays, peut-on continuer d'exister ? Et pour qui continue-t-on d'exister ? Le processus créatif à l'œuvre dans les ateliers soutient ces interrogations et favorise les liens entre avant et maintenant, là-bas et ici. Il prévient ainsi des risques de clivage et de fermeture, et participe à l'élaboration de la question identitaire.

Les ateliers créent un espace de rencontre différent du cadre classique des entretiens cliniques avec les psychologues, l'art et la matière proposés devenant le support de la relation. Ils mettent alors en mouvement un processus créatif qui se déroule dans la triangulation jeune-psychologue-objet créé. Ce dispositif permet de pouvoir se raconter autrement au détour de sa créativité et de l'objet produit.

58 Un atelier de modelage

Pour illustrer notre propos, voici la présentation d'un atelier à médiation thérapeutique de modelage.

La matière terre possède des caractéristiques spécifiques qui vont avoir directement des effets sur les jeunes et leur processus créatif. De nature à la fois malléable et transformable, elle permet une utilisation facile, pour la constitution rapide de formes qui peuvent évoluer lors du processus de création. Ici, la sensorialité est centrale, mettant en jeu le sens du tactile, sens premier dans la relation mère-enfant. Cela renvoie au besoin vital de tout humain de toucher et d'être touché. Le fait de pétrir, malaxer la terre va soulager en partie ce besoin vital. Travailler l'argile demande une connexion corporelle et affective pour accepter ce contact manuel ; concrète et palpable de représentations et d'éprouvés, elle permet de s'attaquer à la question du corps, difficile par le langage. Le modelage fait intervenir un rapport entre le sujet et la matière qui représente à la fois quelque chose du vécu corporel et psychique. C'est aussi une activité double qui met en jeu la pensée et l'action. Il s'agit d'un véritable processus projectif, qui a la particularité d'être agi et pensé dans le même mouvement, favorisant le travail de symbolisation. Il permet de figurer l'invisible, quelque chose du monde interne, et apporte une nouvelle voie d'expression des éléments non verbalisables. Enfin, son aspect tridimensionnel va aider l'adolescent à structurer sa pensée et à figurer ses représentations psychiques.

La matière interroge les jeunes de l'atelier. En effet, cette matière brute renvoie à l'archaïque et évoque les fèces. De ce fait, elle se prête aux attaques destructrices anales, et permet en outre à la forme de surgir de

l'informe. Il n'y a pas de mise en forme possible sans le recours à la pulsion anale, qui est une des composantes de l'archaïque dans la création. Pour certains, le rapport à cette matière sera difficile, voire insupportable, pour d'autres au contraire, source de plaisir et d'amusement. Le démarrage peut être pénible pour ceux qui ne savent pas quoi faire, n'ont pas d'idées. Ainsi la co-animatrice, qui modèle elle aussi, peut les aider à rentrer dans le processus créatif. Elle va être un appui possible pour certains qui auront besoin de passer par l'imitation. Cet atelier instaure un jeu de regards multidirectionnels qui peut soulager la tension d'expression de soi.

Bien souvent, c'est à l'infantile et au jeu que les jeunes font référence, mais également à la figure de l'artisan qui façonne. La terre soutient la question adolescente dans son rapport particulier au temps, et offre le plaisir de jouer avec. Les représentations qui l'accompagnent conduisent les jeunes à parler de leur pays et des éléments culturels qui s'y rattachent. Par son essence, la terre les invite au voyage. Elle facilite l'accès au passé et à l'inconscient. Ce retour sur les origines va influencer les formes d'objets créés, où le caractère de l'oralité sera prégnant. Le processus créatif va mettre en mouvement cette partie de vie constitutive de chacun, et en la reconnaissant, il lui donne sa place dans le processus de la construction identitaire.

On peut aussi observer une autre particularité dans la rencontre avec la terre, qu'ils vont d'abord utiliser comme support pour venir écrire des mots qui se rattachent à leur identité. La terre est donc un support privilégié pour laisser sa trace.

La plasticité de la terre donne une place importante à la corporalité. Au travers des objets créés porteurs des éprouvés corporels,

les jeunes vont pouvoir parler autrement des traumatismes et blessures, et de leur souffrance à vivre avec. Ils vont donner corps à des scènes vécues et ainsi pouvoir se raconter différemment, soutenus par les échanges de la médiation. Grâce à ce support, il est parfois plus facile de trouver les mots et d'historiciser son vécu, mais également de se projeter et de construire son avenir.

Fréquemment, ces jeunes, de par leur situation d'adolescents en exil, vont avoir tendance à adopter un comportement adaptatif gommant les différences et calquant les attitudes adolescentes du pays d'accueil. Leur proposer des ateliers comme celui-ci, c'est leur donner la possibilité, lorsqu'ils se sentiront suffisamment en confiance, de pouvoir s'exprimer autrement autour des questions qui les habitent. Pour certains qui montrent des difficultés à se raconter, soutenir leur créativité va favoriser leur processus de pensée et

maintenir une représentation positive et créative de soi.

JULIETTE DENICOLA
Psychologue clinicienne
au foyer de l'enfance Tandou, Paris.
JULIETTE LECONTE
Psychologue clinicienne
au foyer de l'enfance Tandou
et à France Terre d'asile, Paris.

Bibliographie

- SIRONI, F. 1999. *Bourreaux et victimes. Psychologie de la torture*, Paris, Odile Jacob.
- ZAJDE, N. 1995. « Un mort non disloqué, analyse ethnopsychiatrique des processus de deuil chez la fille d'un disparu en camp d'extermination », dans T. Nathan et coll., *Rituels de deuil, travail de deuil*, Aubenas, La Pensée sauvage, p. 103-126.
- WINNICOTT, D.W. 1975. *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard (*Playing and Reality*, 1971).
- WINNICOTT, D.W. 1969. *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot.
- WINNICOTT, D.W. 2006. *La mère suffisamment bonne*, Paris, Payot et Rivages.